

LA FOLIE DE DIEU. AUX SOURCES COMMUNES DE LA FOI DES CHRÉTIENS D'ORIENT ET D'OCCIDENT*

« Les Juifs demandent des signes, et les Grecs recherchent la sagesse ; mais nous, nous prêchons un Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, tant Juifs que Grecs, il est le Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu. Car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes, et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes » (1 Co 1, 22-25).

La « folie de Dieu », magnifique expression de saint Paul, est le sujet que j'ai retenu pour cette conférence, parce que, Dieu aidant, je pourrai y trouver assez de matière pour évoquer à la fois ce qui nous est commun, aux chrétiens d'Occident et d'Orient, et ce qui caractérise, entre autres choses, la spiritualité orthodoxe. Je pense aussi qu'il ne peut y avoir de meilleur prétexte pour vous présenter, comme vous l'avez demandé, le projet que nous avons entrepris il y a six ans : la création en région parisienne d'un séminaire, formant des futurs prêtres orthodoxes dans le contexte œcuménique et universitaire de la capitale française.

I. Aux sources communes

« Nous prêchons un Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les païens ». La folie de Dieu qui est plus sage que les hommes, quand elle envahit celui qui répond à son appel, elle le transforme radicalement. Contrairement à un virus, elle ne peut le faire qu'avec l'assentiment de son porteur. Elle a besoin de son adhésion et lorsqu'elle l'a, elle fait mourir son hôte pour ensuite le faire renaître, à l'image du Fils de Dieu, mort et ressuscité.

Cette folie ou encore cette faiblesse de Dieu, qui est à l'œuvre dans l'homme, c'est – vous l'avez compris – la grâce. Elle est faiblesse, parce qu'elle ne s'impose pas, parce qu'elle ne recourt à aucune contrainte ni violence que comporte habituellement l'usage de la force dans notre monde. Elle est plus forte que toute la puissance humaine réunie, parce qu'elle est au service de la volonté de Dieu, de son dessein bienveillant : tirer du néant un être capable de partager la vie et la béatitude de son Créateur. La transformation que la grâce opère en nous, c'est ce que le Seigneur Jésus appelle la « conversion », la *metanoia*. C'est le changement de perspective, la réorientation du regard, selon l'expression de Simone Weil. Cette conversion est le premier souhait de Jésus : « Le temps est accompli, et le Règne de Dieu s'est approché : convertissez-vous et croyez à l'Évangile » (Mc 1, 15). Nous devenons chrétiens par la conversion. Il n'y a pas d'autre porte d'entrée dans

* Discours prononcé dans le cadre des Conférences du Carême à la cathédrale de Luxembourg, le 8 mars 2015.

l'Église que celle-ci. Cette conversion, à l'origine de notre seconde naissance, mais qui dure tout le reste de notre nouvelle vie, est l'œuvre commune de notre volonté et de la grâce de Dieu que nous recevons en surabondance dans le baptême. Pour être chrétien, il faut mourir, il faut renaître, il faut changer. C'est absolument essentiel. Ce changement, cette mort et cette nouvelle naissance peuvent avoir l'air d'une folie à un regard extérieur qui n'est pas touché par la grâce.

Quand nous laissons l'Esprit Saint nous transformer, quand nous laissons la folie divine nous envahir, notre perception des choses les plus essentielles, en particulier, notre vision de Dieu et de l'homme, en sont intégralement altérées.

Dieu, tel que la mort et la résurrection du Christ nous le révèlent, est non seulement un Dieu inaccessible et inconnaissable - cela, la philosophie grecque le savait déjà - mais il est surtout un Dieu totalement imprévisible. Il ne se manifeste pas comme on l'attend, il n'est jamais ce qu'on imagine, il n'est jamais là où l'on le cherche. Il y a un mot dans nos langues qui désigne ce qui est imprévisible, insaisissable, original et incomparable. C'est la *personne*. Un individu est descriptible ; un spécimen d'une espèce n'a rien de mystérieux pour quiconque s'intéresse à ses propriétés. En revanche, la personne, par définition, échappe à la classification absolue ; elle ne peut être décrite complètement. Un spécimen appartient à un ensemble dont il est un fragment. La personne n'est pas le fragment d'un tout ; elle est tout. Elle est la manifestation unique et irremplaçable d'une essence qu'elle contient en plénitude et qu'elle manifeste d'une manière propre.

Dieu que le Christ révèle est une Personne ou, plus exactement, il est trois Personnes de l'unique et indivisible Trinité. Chacune des ces trois Personnes est la même divinité, la même essence, mais d'une manière propre, originale, inimitable. Parce qu'il est personnel, Dieu est inconnaissable, dans la mesure où une personne est forcément un mystère. Mais c'est aussi parce qu'il est personnel qu'il peut se faire connaître, mais seulement à d'autres personnes et uniquement dans une relation.

L'Évangile du Christ révèle l'homme comme une personne. Aussi nombreux que soient les êtres humains, chacun d'eux, étant l'image du Dieu trinitaire, est unique. Chacun contient toute l'humanité. Notre nature humaine n'existe pas autrement que sous la forme d'innombrables personnes dont chacune réalise toute l'humanité à sa façon, inimitable. Dans la mesure où elle est personnelle, conçue par un Dieu personnel, pour le connaître malgré son caractère inaccessible dans un rapport personnel, l'humanité n'est pas un ensemble fragmenté en une multitude de parcelles. Elle s'incarne de manière unique, mais complète dans chacune des personnes humaines. Cependant, ces personnes, tout en possédant la nature humaine en plénitude, ne sont pas isolées les unes des autres. Bien au contraire, pour être ce qu'elles sont, elles ont besoin les unes des autres. C'est dans la relation aux autres que leur originalité se manifeste. Une personne ne peut être définie que par rapport aux autres.

Pourquoi je vous dis toutes ces choses qui peuvent vous paraître abstraites ? C'est parce que je suis convaincu qu'elles ont une conséquence, tout ce qu'il y a de plus concret, dans votre vie quotidienne. Cette vision de Dieu et de l'homme, fondée sur la notion de la personne, vision qui apparaît lorsqu'on regarde la Croix du Christ, est le plus beau cadeau que le christianisme a fait à l'humanité. Cette vision qui est le fruit de la folie de Dieu, l'Église du Christ a réussi, malgré toutes

les erreurs qu'elle a commises dans son histoire, à la transmettre aux peuples chrétiens, à la civilisation chrétienne, à notre civilisation qu'on a pris l'habitude d'appeler « occidentale », dont Moscou fait partie, au même titre que Jérusalem, Rome, Constantinople, Antioche, Alexandrie, Athènes, Kiev, le reste de l'Europe, l'Amérique... La notion de la personne qui est au centre de la législation et de l'action politique des pays occidentaux ne vient pas du droit romain, ni de la philosophie grecque ; elle est l'écho de l'Évangile du Christ. Ce n'est pas Platon, ni Cicéron, mais Basile de Césarée qui, au IV^e siècle a défini l'homme comme « une créature qui a reçu l'ordre de devenir Dieu » (cité par Grégoire de Nazianze dans son *Discours 44*, funèbre en l'honneur de Basile, § 48). Ce n'est pas Aristote, ni les sages babyloniens qui nous ont appris la grandeur de la dignité indélébile de l'homme, mais les pêcheurs de Galilée, qui ont suivi Jésus de Nazareth et qui l'ont reconnu comme Verbe fait chair, comme Dieu devenu homme, qui l'ont vu souffrir sur la Croix par amour pour l'humanité et qui ont touché, après sa résurrection, l'homme nouveau, transfiguré selon la gloire de Celui qui l'a créé. L'homme est une créature qui a reçu l'ordre de devenir Dieu ! L'homme a été créé par Dieu, à l'image de Dieu, pour devenir, par grâce, ce que Dieu est par nature : voici la conclusion que les Pères grecs ont tiré de l'Évangile de Jésus-Christ. Ou encore, comme disait Maxime le Confesseur, au VII^e siècle, l'homme est un être terrestre, mais appelé à habiter les cieux ; il a deux ailes qui lui permettent d'atteindre cette hauteur : sa liberté et la grâce toute-puissante de Dieu.

Aucune philosophie, aucune religion, aucun système n'a élevé l'homme aussi haut que l'Évangile. Alors que les religions et les philosophies anciennes séparent le divin et l'humain, le sacré et le profane, la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ les réunit au contraire. Tandis que les religions et les philosophies anciennes et contemporaines confondent le religieux et le politique, le christianisme les sépare au contraire : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ! » (Mt 22, 21). Avez-vous encore des doutes sur l'origine des deux grands principes de notre société occidentale contemporaine : la dignité de la personne et la séparation du religieux et du public ? Personnellement, je n'en ai aucun : elle est contaminée par la folie de Dieu, elle a été façonnée, sur ces aspects-là du moins, par le scandale de la parole apostolique. Mais n'allons pas nous glorifier de ce succès et ne nous attribuons pas le mérite de cette transmission. Si elle a eu lieu, c'est non pas grâce au pouvoir et à l'influence de l'Église, mais grâce à ceux, dans le peuple de Dieu, qui, au contraire, sont restés attachés à l'idéal de pauvreté et d'humilité auquel le Seigneur Jésus appelait ses disciples. La sécularisation de nos sociétés est le résultat de la puissance temporelle et de la richesse matérielle de l'Église. En revanche, l'attachement de notre civilisation à la dignité de la personne, à sa liberté, est le fruit de la mission des apôtres conscients de leur faiblesse, atteints par la folie de la Croix et plaçant leur espérance dans la puissance de l'Esprit : « J'ai été devant vous faible, craintif et tout tremblant : ma parole et ma prédication n'avaient rien des discours persuasifs de la sagesse, mais elles étaient une démonstration faite par la puissance de l'Esprit, afin que votre foi ne soit pas fondée sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu » (1 Co 2, 3-5). Heureusement, il y a eu dans notre histoire chrétienne des gens conscients de leur faiblesse et dépourvus de toute autre ambition que celle d'être des instruments fragiles entre les mains de Dieu pour servir « le mystère de sa volonté, le dessein bienveillant qu'il a d'avance arrêté en lui-même, pour mener les temps à leur accomplissement : réunir l'univers entier sous un seul chef, le Christ, ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre » (Ép 1, 9-10).

II. Les fous en Christ

Dès les premiers siècles de l'histoire chrétienne, il y a eu dans l'Église des hommes et des femmes qui ont voulu transformer leur existence ici-bas en signe de la vie future, à laquelle l'être humain est destiné une fois le temps et la matière disparus. Ce sont les moines qui renonçaient aux satisfactions de cette vie, qui rompaient avec les habitudes de leurs contemporains pour suivre le Christ dans sa mort et sa résurrection, de manière totale. Ces moines cherchaient et cherchent toujours à appliquer littéralement la première béatitude proclamée par Jésus : « Bienheureux les pauvres en esprit car le Royaume des cieux est à eux ». Le monachisme est un trésor que nos Églises catholique et orthodoxe ont conservé pour le grand bien de l'humanité tout entière.

Plus tard, en Orient chrétien, il y eut d'autres hommes et femmes qui ont voulu vivre la pauvreté de l'esprit, la folie de Dieu, le scandale de la Croix d'une manière encore plus radicale. Ce sont les « fous en Christ » (юродивые) dont l'Église orthodoxe conserve un souvenir plein de reconnaissance, sans aucunement exclure la possibilité de l'actualisation du même exploit spirituel.

Les fous en Christ sont des prophètes de l'Église qui, par leur comportement qui échappe à la logique et à la sagesse de ce monde, interpellent le peuple de Dieu sur le scandale de la Passion du Christ, la folie de la Croix. Aussi turbulente, agitée, illogique que puisse être leur existence, la patience, l'humilité et la quiétude sont les objectifs poursuivis par les « fous en Christ ». Les vrais fous en Christ, pratiquant une ascèse extrême, sont aussi des gens qui aiment passionnément ; ils aiment Dieu d'abord, mais aussi l'ensemble de son œuvre, en particulier l'homme, son image. Ils rappellent la folie de l'amour chrétien qui, comme le Seigneur Jésus le disait, diffère de la manière d'aimer des païens. Le critère de l'authenticité de l'amour chrétien n'est pas la sympathie à l'égard de sa famille, ses amis et ses proches, mais l'amour des ennemis. La force de l'amour chrétien se mesure à la capacité de pardonner à ceux qui vous font du mal.

Les fous en Christ sont nombreux en Russie pendant le joug mongol, période particulièrement marquée par l'injustice, l'opportunisme et la trahison. Ils sont comme des petites lampes à cette époque obscure qui éclaire les gestes de leurs contemporains – princes, ecclésiastiques, marchands et autres – à la lumière de l'Évangile du Christ. La dénonciation de l'absurdité des guerres fratricides, de l'injustice qui règne dans la société est leur tache de prédilection. Un historien de l'Église russe (I. Kovalevsky) disait que la « folie en Christ » est la forme la plus authentique de « l'amour russe de la Croix » de Jésus. Alexandre Pouchkine a popularisé l'image des fous en Christ dans son *Boris Godounov* : le tsar est traité d'assassin par un « fol en Christ », Nikolka, couché à la sortie de l'Église et moqué par des gamins ; et le tsar refuse qu'il soit puni pour son audace. Ivan le Terrible avait de l'admiration pour un fol en Christ moscovite, son contemporain : Basile le Bienheureux. La tradition a donné le nom de ce saint à la basilique de la Protection de la Mère de Dieu sur la place Rouge de Moscou, symbole le plus connu de la Russie.

L'époque moderne a été bénie en Russie par quelques fous en Christ dont le peuple de Dieu garde un souvenir vivant. Les plus connus sont deux femmes : Xénia de Saint-Pétersbourg (+ 1806), Matrone de Moscou (+ 1952).

Aujourd'hui, comme de tout temps, mon pays, comme les pays de l'Europe, ont besoin des fous en Christ, des témoins de l'Évangile qui ont le courage de renoncer à l'existence tranquille et aux garanties que procure le conformisme, pour témoigner, en paroles et en actes, que la foi chrétienne est incompatible avec le nationalisme, avec l'immobilisme, avec le servilisme, qu'elle est par définition un « martyr », un témoignage actif. Nous avons besoin des fous en Christ qui rappellent, par des gestes et des paroles visibles, forts, ce que saint Paul annonçait aux chrétiens de Philippiques : « Notre cité à nous est dans les cieux d'où nous attendons, comme Sauveur, le Seigneur Jésus-Christ » (Ph 3, 20). Nous avons aussi besoin des témoins capables de démontrer que le christianisme n'est pas une religion aux multiples formes culturelles et confessionnelles, mais qu'il est l'Église de Dieu qui est forcément une, parce qu'elle est le Corps de Jésus-Christ. Cette Église n'est pas une corporation ou une institution qu'il convient de défendre ou de remplir à tout prix. Elle est le germe, sur terre, de l'humanité nouvelle. Elle est la figure de ce qui arrivera assurément à tout le genre humain. La conviction de cette transfiguration inévitable de l'humanité est un de ces nombreux aspects de notre foi partagée par l'ensemble des chrétiens. Cette commune espérance est le lien le plus solide qui nous réunit dans l'attente de l'accomplissement du dessein mystérieux de Dieu de nous rassembler tous en lui, par le Christ.